

見
厚
留
有
錄
地
步

Contes et légendes d'Asie

CONTES D'UNE GRAND-MÈRE CHINOISE

Réunis et racontés par Yveline Féray



Éditions
Philippe Picquier

CONTES D'UNE GRAND-MÈRE CHINOISE

*Réunis et racontés
par Yveline Féray*



*Éditions
Philippe Picquier*

DANS LA MÊME COLLECTION

L'Art de se faire des amis, livre II du *Pañcatantra*

Le Bureau des chats de Miyazawa Kenji

Contes d'une grand-mère vietnamienne, réunis et
racontés par Yveline Féray

Les Deux Bossus de Dazai Osamu

La Goutte de miel, contes thaï

La Princesse qui aimait les chenilles, contes japonais
réunis et racontés par René de Ceccatty et Ryôji
Nakamura

Le Singe et le Crocodile, livre IV du *Pañcatantra*

© 2001, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

B.P. 150

Mas de Vert

13631 Arles cedex

En couverture : Gouache, Chine, XIX^e siècle,

© Cl. Ch. Hémon, Musée Dobrée, Nantes

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-567-8

ISSN : 1284-4-X

Pour Gwenola

AVANT-CONTE

Les six récits racontés dans ce recueil appartiennent pour certains d'entre eux aux chefs-d'œuvre de la littérature chinoise en langue vulgaire, c'est-à-dire en langue vivante telle qu'elle était comprise et lue par chacun, en opposition à la littérature classique pratiquée par les lettrés et enseignée dans les écoles.

Ces *huaben*, contes d'abord parlés, connurent en Chine, à partir de l'époque Song (960-1280) puis sous les Yuan, les Ming, etc. une floraison et une vogue extraordinaires. En marge du patrimoine classique chinois et pour ainsi dire clandestinement, se développa une littérature ancienne en langue vulgaire, un art de conter foisonnant et très élaboré qui puisait au cœur même de la tradition populaire. C'est à ces sources vives et ancestrales que les « romans longs », qu'il s'agisse du *Roman des trois royaumes* ou encore du très célèbre *Shui-Hu-Zhuan*, Au

bord de l'eau, allaient directement s'abreuver.

L'origine lointaine de ces *huaben* est à rechercher sous les Tang (618-907), dans les chantefables comprenant des récits parlés et des parties chantées, genre très prisé des prédicateurs bouddhistes qui s'adressaient à un public le plus souvent illettré pour leur narrer histoires édifiantes et apologues. Certains de ces récits, transcrits pour des raisons diverses, retrouvés ici et là dans des grottes, sont connus sous le nom de « textes relatant des étrangetés » ou encore de « textes changeants », mélange de prose et de passages versifiés comportant descriptions et jugements moraux, caractéristiques d'une influence bouddhique qui perdurerait à travers tous les récits populaires chinois.

Sous les Song du Nord (960-1127), le développement des grands centres urbains, lié à l'apparition obligée de nouvelles classes sociales, bref de toute une population de commerçants, d'artisans, d'employés, de serviteurs friands de distractions, devait favoriser la prodigieuse éclosion de conteurs de tout poil et de toute catégorie. Des chroniques d'alors, telle que *Dong-jing meng-hua-lu* (*Chronique des splendeurs de rêve de la Capitale Orientale*), permettent d'avoir un aperçu du nombre et de l'activité

des conteurs, chanteurs, danseurs, comédiens dans ces villes de plaisirs qu'étaient Bianliang (K'aifeng), la capitale des Song du Nord, et Lin'an (Hangzhou), la capitale des Song du Sud. Au cœur des nombreux quartiers d'amusement, les théâtres abondaient – une cinquantaine à Bianliang aux XI^e et XII^e siècles –, dont une salle pouvant contenir plusieurs milliers de personnes, sans compter tous les spectacles temporaires ou en plein air, en ville et hors les murs, animés par des conteurs indépendants ou « sauvages ».

Les conteurs professionnels, de père en fils, ne devaient pas tarder à devenir une corporation prépondérante au sein de ces quartiers d'amusement et à se regrouper en guildes. On imagine sans peine, dans pareil contexte où la création littéraire n'était plus désormais un divertissement mais, fait nouveau, un moyen d'assurer son existence, à quelle concurrence implacable les « diseurs d'histoires » se livraient, obligés d'innover et de se perfectionner sans cesse pour plaire et survivre face à des publics de plus en plus exigeants ! Quelles techniques ils devaient inventer ! Quels genres nouveaux il leur fallait créer ! Nul doute que l'art du conteur atteignit alors des sommets dont on ne peut se faire qu'une simple idée.

Les chroniques nous apprennent que ces conteurs professionnels (*shuo-hua-de*), incluant parmi eux des femmes, se groupaient en quatre « écoles » ayant chacune sa spécialité, où s'enseignaient l'art de parler et un répertoire plus ou moins secret. Elles comptaient :

– les conteurs de *xiao-shuo*, nommé également « flûte d'argent », probablement à cause d'un accompagnement musical, spécialisés dans le récit des anecdotes, histoires sentimentales et histoires fantastiques ;

– les conteurs de *gong'an*, c'est-à-dire de récits de batailles, de guerres et de cas judiciaires ;

– les conteurs de *shuo-jing*, récits édifiants des canons bouddhiques, histoires de méditation et d'illumination ;

– les conteurs de chroniques dynastiques, *jiang shi-shu*.

La transmission, entièrement orale à l'origine de ce répertoire, se fit ultérieurement par le biais de livrets, sortes de condensés des récits, faisant office d'aide-mémoire pour les apprentis conteurs. Les plus anciens de ces textes de contes datent de la période Song.

Connus sous le nom de *huaben*, leur contenu simple et schématique devait servir initialement de fil conducteur à partir

duquel les conteurs pouvaient tout à loisir se livrer à l'improvisation au gré de leur inspiration et de leur culture. Car, forts de « leur petite langue de trois pouces », ils n'avaient pas leur pareil pour adapter leur vaste connaissance des récits, anecdotes et chroniques historiques, compilés dans d'énormes recueils, aux goûts, préoccupations et modes du jour, et leur science était sans égale pour introduire dans leurs histoires des personnages pris dans le menu peuple, ce qui ravissait et captivait leur auditoire.

Mais comme il est dit dans ces *huaben*, trêve de détails superfétatoires !

L'imprimerie largement diffusée sous les Song devait exploiter le marché de ce public populaire en imprimant les *huaben*, (« contes parlés », pris désormais dans l'appellation plus large d'« histoires de conteurs ») et contribuer de ce fait à leur extraordinaire succès. C'est ainsi que la rédaction de ces *huaben* devint le passe-temps de certains lettrés impécunieux et non des moindres – on ne peut qu'admirer au passage une performance fort éloignée de leur formation intellectuelle –, soit pour en donner des versions embellies et détaillées, soit pour inventer, en pastichant les anciennes, de nouvelles histoires, des *huaben* dits d'imitation. C'est

ainsi que de l'impression purement utilitaire de ces synopsis de contes, ou contes-résumés, on a pu passer à l'édition de ces *huaben* améliorés, enrichis, destinés à être lus (et non plus écoutés). Et ce, comme le remarque André Lévy, en réduisant ici les parties versifiées, en étendant là les homélies, plus loin, les descriptions érotiques.

Les six contes racontés ici ne représentent qu'une part infime de l'extraordinaire richesse des œuvres écrites en langue vulgaire, mais à travers eux, on découvre le charme si particulier de cette littérature chinoise qui procède d'un étrange et savant amalgame : passion du surnaturel associé au présent le plus concret ; goût pour l'histoire vraie, quasi bureaucratique, de la tradition confrontée au courant le plus anticonformiste et individualiste ; aspiration populaire au merveilleux comme exutoire au désir de justice et au besoin éperdu de s'affranchir des contraintes sociales.

Lecteur,

Il vous faut lire ces contes en les écoutant ; vous laisser abuser par ces « cinq rats célestes » qui peuvent prendre toutes les apparences parce que c'est dans la nature de ces esprits-rats de se livrer à de telles métamorphoses ; succomber au

charme fatal du « Serpent Blanc » et avec lui, au nom de l'amour, transgresser tous les interdits ; partager la passion de Qiu Xian le « vieux jardinier » pour ses fleurs, face à l'oppression du mandarinat et des propriétaires fonciers ; vous laisser abuser par ce Raminagrobis de « Chat-Flamme » ; déplorer enfin l'injuste sort qui malmène les joues roses de « la Charmante »...

Il vous faut lire ces contes en les reprenant pour les continuer, en prolonger durablement la magie jusqu'à ce que, à votre tour, superbe, vous vous égariez dans le monde chinois, si éloigné dans le temps et dans l'espace, et pourtant par l'imaginaire à portée de voix, à proximité de votre regard.

YVELINE FÉRAY

CINQ RATS JOUENT DE MAUVAIS TOURS À LA CAPITALE ORIENTALE

Parlons d'abord du père de ces cinq rats...

C'était un rat du Premier Paradis de la planète Vénus. Durant plus de mille ans, il avait rempli la charge de Grand Surveillant du Grenier de l'Auguste Empereur de Jade sans jamais commettre la moindre faute. Aussi s'était-il vu récompenser du titre d'Etoile Suprême des Cuisines Célestes. C'était donc un rat on ne peut plus honorable.

Ses cinq fils, tous liés comme les cinq doigts de la main, tous doués de pouvoirs extraordinaires, ne semblaient nullement prêts à suivre la carrière de leur père.

En fait, dans le très sage Paradis de l'Ouest de l'Empereur de Jade, forcés de mener une vie rangée, ils s'ennuyaient.

La Terre les attirait.

Là-bas, ils pourraient exercer leurs surnaturelles aptitudes à se métamorphoser. Car ces rats-là, en vérité, étaient capables

de prendre dans l'instant l'apparence de qui ils voulaient et de se faire passer pour un jeune étudiant ou une belle de seize ans ou encore une noble dame, un mandarin ou un vieux mendiant, comme bon leur semblait. Au gré de leur fantaisie, tout leur était permis. C'était donc les cinq fils dissipés d'un grand personnage de rat.

Ayant convenu de se porter mutuellement assistance en cas de danger grâce à un signal magique de détresse :

Rat Cinquième qui rêvait de se marier ;

Rat Quatrième qui rêvait d'être Premier ministre ;

Rat Troisième qui rêvait d'être Empereur, Fils du Ciel ;

Rat Deuxième qui rêvait de commander l'Empereur lui-même ;

Rat Premier, le plus sérieux des cinq, qui souhaitait seulement aider ses frères, quittèrent donc le Paradis de l'Ouest.

C'est ainsi qu'ils descendirent sur Terre, c'est-à-dire en Chine, histoire de se divertir en jouant de mauvais tours à la Capitale Orientale.

*

Non loin de la Capitale Orientale, se trouvait le mont de la Voile Brodée, couvert de